

LA CRUCIFIXION : QUAND LE CHRIST EST TOMBÉ SUR UN OS À MOELLE !

Christian MONCELET

Comment clouer Dieu au *pilorie* ? Le motif crucial de la crucifixion est propice à des variations satiriques. La mort exemplaire du Fils de Dieu (dit aussi, dans les évangiles, le Fils de l'Homme) attire, comme un arbre, la foudre de certains mécréants.

Le Fil(s) conducteur de l'étude de ce motif sera le suivant : après un bref retour à une communication antérieure suivi de précisions sur le corpus, on s'intéressera aux trois procédés satiriques que sont le révisionnisme burlesque, les analogies loufoques et enfin la banalisation de la crucifixion.

Post Christum en Post Scriptum

En 1996, s'est tenu à l'université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand le colloque *Poétiques du burlesque* dont les actes ont été publiés, deux ans plus tard, chez Honoré Champion¹. Ma communication – consacrée à la Passion du Christ vue par des dessinateurs du XX^e siècle – ayant provoqué quelques réactions virulentes, je me suis interrogé, depuis, sur les causes possibles d'acceptation ou de rejet de tel ou tel dessin jugé blasphématoire.

¹ *Poétiques du burlesque*, édité. Dominique Bertrand, Paris, Honoré Champion, 1998.

J'ai été surpris par les variations, pour un même individu, du seuil de tolérance. Mon corpus comportait, entre autres, des dessins de Soulas parus dans *Hara Kiri mensuel* (repris dans *Paresses*²). Dans l'un, le Christ et les deux larrons sont placés sur un podium, de sorte que sont confondus le tiercé sportif et le tiercé religieux. Jésus occupe la place centrale du vainqueur, à la deuxième place figure le bon larron et à la troisième le mauvais. La logique sportive colle avec celle des valeurs morales. Dans un deuxième dessin, Jésus ressuscité fait une petite farce à l'une des Saintes Femmes : placé derrière elle, il lui met une main percée devant chaque œil et demande « Qui est-ce ? ». Dans un troisième dessin, le même Christ stigmatisé (toujours au sens propre) stationne sur le pas d'une porte et tend une main pour vérifier un début de pluie. « Mais non, maman, il ne pleut pas ! » conclut le Christ. De fait, une goutte a traversé sa main largement percée sans qu'il la sente ! Un collègue confia ne pas comprendre pourquoi il avait bien rien voyant le podium sur le Golgotha alors qu'il n'avait pas du tout apprécié les deux autres dessins.

Je profite de ce colloque de l'EIRIS pour affiner ma réflexion sur un motif important de la satire religieuse au XX^e siècle et auquel Jean-Claude Gardes a consacré l'article « Crucifixion », dans le numéro 8 de *Ridiculusa*³.

Quelle hypothèse proposer ? Pour la scène du podium au Golgotha, c'est le Christ encore homme, crucifié comme d'autres. Il conserve son *leadership* spirituel à côté du bon larron (à sa droite) et du mauvais (à sa gauche). Cette logique dans l'absurde d'une compétition peut faire sourire en tant que telle. De plus, la plaisanterie s'inscrit – consciemment ou non – dans la lignée du burlesque pétaradant d'Alfred Jarry, célèbre pour *La Passion considérée comme une course de côte* que Breton cite dans son *Anthologie de l'humour noir*. Du coup, sa charge subversive en est probablement amoindrie ou simplement mieux acceptée.

Dans les deux autres dessins, on ridiculise le Christ qui, grâce à sa nature divine, a vaincu la mort. Avec la résurrection, on touche au fondement même du christianisme pour lequel, selon Saint Paul : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine ». Le burlesque, en outre, est plus dérisoire, puisque les stigmates se révèlent un handicap et que le Christ se retrouve dans une situation qui n'est pas à son avantage.

² Recueil paru chez Glénat en 1975.

³ « *Les procédés de déconstruction de l'adversaire* », Brest, EIRIS-UBO, 2001.

Revenons à notre Agneau

Le présent colloque me permet d'apporter de nouvelles pièces au dossier du burlesque majeur qui tourne en dérision, non pas le petit ou le grand personnel de l'Église temporelle, mais bien le sommet de l'Église spirituelle en la personne du Christ, venu laver l'humanité du péché originel.

Le corpus analysé est contenu dans les publications labellisées *Le Nouvel Os à moelle* qui, sous la direction de Jacques Pessis, firent revivre de 1976 à 1981, l'esprit loufoque de Pierre Dac. En dehors du *Nouvel Os à moelle* proprement dit, ce sont surtout les quatre volumes des *Almanachs 78, 79, 80 et 81* qui fournissent le corpus.

Le principe basique de tout almanach est respecté : pour chaque jour, on trouve des dessins, des textes brefs ou longs et des informations pratiques. Les dessins ne sont pas ancrés dans la réalité événementielle et pour cause, l'almanach n'est pas un bouquet de prophéties ! Qui mieux est, on n'est pas systématiquement gratifié de dessins du Christ pendant la Semaine Sainte. *Almanach 78* : trois dessins pour les vendredi et samedi saints. *Almanach 79* : aucun. *Almanach 80* : un dessin pour le jeudi saint (Christ-marteau-piqueur, cf. *infra*). Aucun dans l'*Almanach 81*. L'humour y est donc dégagé des contingences, comme pour mieux aller à l'essentiel de la dérision : le Fils de Dieu.

Dans ces publications, on dénombre plusieurs allusions au catholicisme en général. Ici, c'est un gag graphique (la crosse du pape sort d'un gros tube pressé, comme du dentifrice – Massonnat, *Alm. 80*), là, ce sont des légendes farfelues accolées à des images existantes pour créer un ancrage⁴ proprement burlesque. Dans l'*Almanach 81*, le texte dénotant l'étrange maladie professionnelle dont souffre le suprême faiseur de miracles est un bon exemple de la fonction d'ancrage à finalité comique (fig. 1).

Cette pratique est dans la droite ligne de *Hara Kiri mensuel* qui, au cours des années 60 et 70, était passé maître dans l'art de recycler les tableaux ou les gravures sérieuses d'autrefois, à coups de légendes ou de bulles farfelues et, selon les cas, de retouches iconiques. C'est ainsi qu'un passage des *Aventures du Petit Jésus* de Cavanna fut illustré avec « Le Christ à la tarte à la crème » qui détournait la reproduction gravée d'un tableau de Léon Bonnat, peintre académique du XIX^e siècle. Le visage du Christ se retrouvait « entarté »

⁴ Cf. la terminologie de Roland Barthes, dans « Rhétorique de l'image », in *Communications*, novembre 1964.

(dans un style qui préfigurait les « attentats pâtissiers » du Belge Noël Godin, alias Le Gloupier).



Fig. 1 : Détournement non signé, Almanach 81.

Les deux dessinateurs convoqués pour cette communication sont Massonnat et Maxon. Le premier est dessiné par le second sur une croix bizarre qui porte l'inscription « EN RIRE » dans une carte de vœux que l'équipe de l'Almanach se fait envoyer par les lecteurs (*Alm.* 1980). Tel est bien le programme : « EN RIRE » par tous les moyens, en exploitant la mine, riche sinon infinie, des gags possibles qu'offre le motif de la crucifixion.

Le révisionnisme burlesque

Appelons *révisionnisme burlesque* l'invention de scènes prétendument oubliées et d'épisodes enfin révélés du destin de personnalités marquantes. En l'occurrence et depuis longtemps, les humoristes et les satiristes réécrivent ou redessinent l'Histoire du Christ pour qu'on se *rigolgothape* sur les cuisses.

Le révisionnisme fantaisiste s'intéresse à des périodes antérieures à celle de la Passion, très antérieures ou proches de la scène fatidique. Pour « Le Noël du petit Jésus » (dessin de Maxon, *Alm.* 80), Marie et son fils regardent un castelet où est animée une marionnette à main représentant sommairement un barbu aux bras écartés (avec, sur la tête, l'inscription INRI). La Mère dit à l'Enfant : « Regarde la jolie marionnette que le Père Noël t'a apportée ! »

Pour sa part, Massonnat nous transporte peu avant la Passion et croque Jésus consultant une voyante... qui, au vu de sa boule de cristal, prédit une pendaison (*Alm. 79*). A noter que « Cristal » contient, dans l'ordre et en totalité, les sonorités de « Christ » : serait-ce cette riche homophonie qui, inconsciemment ou non, aurait mis l'humoriste sur la piste de cette variation ?

C'est la Passion qui offre la plus copieuse matière à réécriture ou à révélation. Que de préparatifs, que d'incidents plus ou moins graves ou stupéfiants ! Voyant, par exemple, que des petites branches ont poussé sur la croix, un soldat romain dit à son collègue : « Printemps ou pas printemps, il faut élaguer avant qu'il arrive » (Massonnat, *Alm. 78*). En filigrane de ce gentil gag, on peut lire le souvenir du thème de « l'arbre de la croix » équivalent, en positif, de l'arbre du péché originel.

L'essayage de la couronne d'épines (Massonnat, *Alm. 80*) fait découvrir un Christ coquet qui, en la choisissant comme on teste des chapeaux, semble vouloir rivaliser d'élégance dans une cérémonie. « Je crois que je vais prendre celle-ci », dit finalement le futur crucifié.

Au chapitre des préparatifs, on remarque ce gardien romain, réjoui par sa trouvaille technique, qui tient un gros rouleau de ruban adhésif et confie à son acolyte : « J'ai pensé que ce serait plus pratique que les clous » (Massonnat, *Alm. 79*).

Le plus gros incident – relaté par l'un de nos reporters sans frontières à leur verve – est l'inversion (satanique ?) de l'instrument du supplice (fig. 2). Le Christ est assis, l'air renfrogné, sur une croix dressée à l'envers par un artisan distrait qui se fait engueuler.



Fig. 2 : Les artisans n'étaient déjà plus ce qu'ils avaient été.
Massonnat, Le Nouvel Os à moelle. Sans date.

L'intérêt se focalise normalement sur la conclusion « terrestre » : la crucifixion. Le motif du désarroi du Christ (qu'emblématise la fameuse question « Pourquoi m'as-tu abandonné ? ») est traité sous la forme du refus de la souffrance propre à la crucifixion ! Le Christ touche le fond de la détresse humaine quand il patauge dans un paradoxe pathétique imaginé par Massonnat (*Alm. 80*). « Crucifié ? Ah ça jamais, plutôt mourir ! », se récrie le Fils de l'Homme, prêt à s'enfoncer un clou dans la tête avec son marteau. Le dessin d'un Christ poursuivi par la malchance ajoute une couche de moquerie (Massonnat, *Alm. 78*). Voilà que la croix a un bras cassé... qui est retenu par un tissu en écharpe autour du cou du Christ !

Quelques éclaircies adoucissent cette ambiance ténébreuse. « Dans le fond, c'est pas si terrible ! », constate le crucifié, assis sur le montant vertical en forme de siège (*Massonnat, Alm. 80*). On assiste également à une jolie scène de fraternisation : un simple soldat joue aux cartes avec le Christ assis au sol et appuyé contre la croix. Le Romain dit au crucifié : « Pé, remets tes clous et remonte, voilà le centurion ! » (*Massonnat, Almanach 79*).

Le dessin sur les sables mouvants aborde la question du futur : « C'est pour l'ascension que ça va poser un problème », conclut le gardien quand il voit la croix enfoncée dans le sol (fig.3).

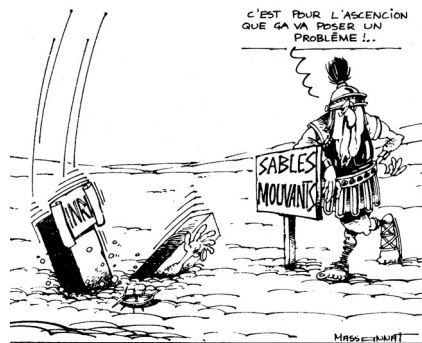


Fig. 3 : Sables émouvants. Massonnat, Almanach 78.

La drôlerie fait oublier le surcroît d'in vraisemblance puisque le Romain connaît, tel un prophète, la suite des événements : mort, résurrection et ascension !

Les embardées dans la bouffonnerie déjantée commencent avec la rencontre au sommet de la dérision (*Massonnat, Alm. 80*) : deux croix en vis-à-vis, celle de Jésus et celle de son père (un croulant cloué, en fauteuil roulant).

« Papa ! », crie le Fils au Père. Et que dire de cette version renversée et renversante dans laquelle Massonnat (*Alm. 81*) dessine le Diable se trouvant à la place du Christ parce qu'ils ont joué à am... stram... gram... Le sort – notion peu chrétienne – a désigné Satan qui, beau joueur (plaisant contre-pied de l'image négative du Diable !), déclare, une fois crucifié : « Le jeu, c'est le jeu ! » Epique... épique... et rigoler : drame !

Un autre domaine où la bouffonnerie se donne libre cours est celui des inventions dignes du concours Lépine. C'est Maxon qui exploite cette veine quand il révèle que la catapulte est une invention de Ponce-Pilate (fig. 4).

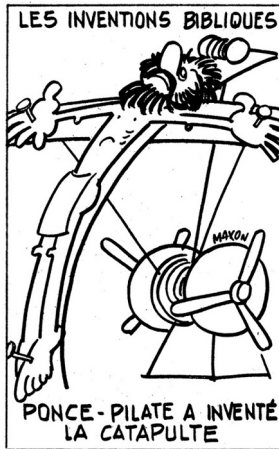


Fig. 4 : Maxon, Almanach

Que le jeu des sept erreurs, proposé par Massonnat (fig. 5), serve de conclusion partielle.

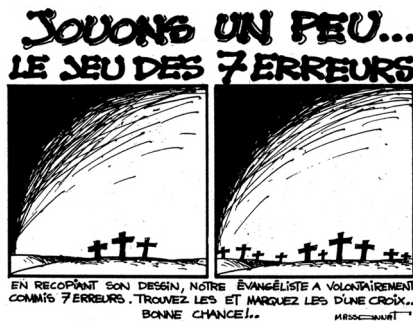


Fig. 5 : Massonnat, Almanach 80.

L'humoriste parle d'erreurs « volontaires » qui, par association d'idées, invitent à aborder le problème des divergences, non voulues, dans les évangiles dits « synoptiques ». La prolifération des anecdotes abracadabrantes et la multiplication des versions ajoutent au discrédit des contradictions relevées, depuis longtemps, entre les évangélistes Luc, Marc et Matthieu et dont, par exemple, Vladimir et Estragon, les héros clownesques de Beckett, font leur choux gras⁵.

Les analogies visuelles farfelues

Grâce à la métaphorisation renouvelable, qui joue souvent sur l'anachronisme, le Christ en croix est, potentiellement, polyvalent. La plaisanterie est dictée par une question de forme et non de fond. Au fond, la forme donne des idées.

« Les marteaux-piqueurs datent de Jésus-Christ », c'est ce qu'on apprend en voyant un Romain se servir de Jésus en croix comme d'un marteau-piqueur pour creuser dans la terre. En plus de l'analogie sommaire des apparences visuelles, il y a une certaine logique dans cet absurde, car pour qui a dit « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise », devenir marteau-piqueur ne manque pas de cohérence. Il faut ajouter l'humour au second degré, puisque le dessin (légendé « un faux Massonnat 80 ») est signé *Maxonnat*, mot-valise qui synthétise *Massonnat* et *Maxon* (le véritable auteur du dessin). Dans le même almanach, le Christ est flanqué de deux gendarmes contraints, à cause des menottes, de le suivre sur la croix. Non seulement la posture des policiers est ridicule (suspendus comme des andouilles, ils neutralisent le condamné jusqu'au bout), mais encore, comme ils sont, tels les larrons, de chaque côté du Christ, on peut se demander : « Sont-ce des ripoux ? »

Par la grâce d'un autre anachronisme burlesque, le Christ est métamorphosé en agent de la circulation du milieu du XX^e siècle (Massonnat, *Alm.* 80). Une fois de plus, la drôlerie de la gestuelle est subtilement pertinente. Le Christ n'a-t-il pas répété : « Je suis le Chemin », « la Voie » ? Il indique la bonne direction. L'assimilation à un agent dope sémantiquement la métaphore purement visuelle.

Une autre recontextualisation burlesque est fondée sur une nouvelle analogie : la montée au ciel (Massonnat, *Alm.* 80). Le garde dit au crucifié en

⁵ Cf. *En attendant Godot* (acte I).

tenue d'astronaute : « Alors on se prépare pour l'ascension ? ». A vrai dire, ce rapprochement entre la montée céleste du Fils de Dieu et la conquête de l'espace aérien a été fait depuis les débuts de l'aviation. Souvenons-nous de la plaisanterie d'Apollinaire dans « Zone », le poème liminaire d'*Alcools* :

*C'est le Christ qui monte au ciel mieux que les aviateurs
Il détient le record du monde pour la hauteur*

Les banalisations

User de la *banalisation quantitative*, c'est rabaisser la figure unique du *crucifix* de Dieu en l'associant à des victimes, prestigieuses ou modestes, de plus en plus fantaisistes. C'est d'abord ce Noir qui insiste auprès d'un soldat : « Mais puisque je vous dis que j'ai un alibi » (Massonnat, *Alm. 80*). Dans une autre publication (fig. 6), le même Massonnat avait dessiné un Shiva-Christ, parangon de syncrétisme farfelu et nécessitant une adaptation bien particulière, précisée dans la légende : « *La crucifixion en Inde : un simple problème de menuiserie* »



Fig. 6 : Shiva crucifié, Massonnat, Le Nouvel Os à moelle, sans date.

Napoléon, affirme Maxon (*Alm. 80*) « a été crucifié à Sainte-Hélène ». Les ressemblances entre le Christ et Napoléon apparaissent surtout – mais c'est insignifiant – au niveau des mots (le N commun) et de la métaphore hyperbolique (« crucifié »). Le gag graphique a dû naître dans la foulée. A noter

qu'il y avait déjà eu une crucifixion napoléonienne imaginée par Cavanna pour *Hara-Kiri mensuel*. Dans cette variation intitulée « Napoléon s'étant trompé de film », l'empereur était « interprété » par le dessinateur Wolinski.

En s'appuyant sur la similitude textuelle (INRI/RIRI), Maxon largue les amarres et cingle vers la loufoquerie débridée avec son « Christ français » : le crucifié à béret basque tient un verre plein dans sa main droite et il ajoute « Mais non je ne suis pas rond ! » (*Alm. 80*). Avec le « Christ landais » (du même, *Alm. 81*), tout – la croix et le Christ – est perché sur des échasses. Maxon crucifie tout le monde et son père, un jour c'est Quasimodo sur une croix qui épouse sa gibbosité (*Alm. 79*), un autre jour c'est un Christ africain cloué sur une girafe (*Alm. 80*).

Cette banalisation quantitative ne joue pas sur le registre – souvent lié à l'actualité politique dans la presse satirique – d'une métaphore lexicalisée (« porter sa croix » ou « crucifier » l'adversaire dans un match de rugby ou de football). Au titre d'un exemple parmi beaucoup d'autres, citons Hoviv, qui s'est emparé du motif pour l'actualiser en 1992 dans *Le Hérisson*, hebdomadaire humoristique et satirique. On y voyait François Mitterrand porter une croix avec l'inscription « Maastricht », pour la bonne et simple raison que le président français s'était beaucoup engagé pour le oui au référendum sur le traité européen.

Dans l'autre processus – la *banalisation qualitative* – on rabaisse le Christ en lui attribuant des réactions très humaines et bien communes (vengeance, mauvaise humeur...) contraires à celles reconnues par les évangélistes et la tradition. Ainsi le Christ, qui s'est vengé en crucifiant son gardien, jubile du renversement de situation (Massonnat, *Alm. 81*) : « Alors ? Ça vous amuse toujours autant ? »

L'épreuve nouvelle du nid d'oiseaux piaillant au sommet du crâne génère un sentiment mauvais dans le cœur du Seigneur, tel que l'a imaginé l'incorrigible Massonnat (fig. 7). Quel contraste avec le Jésus qui, pendant sa période de prédication, avait déclaré : « Dieu donne à manger aux oiseaux qui, pourtant, ne sèment ni ne récoltent »

Le Christ est même – sujet tabou s'il en est – fier de son humaine virilité ! A son gardien stupéfait, qui voit ce que nous imaginons seulement, il demande : « Et des comme ça ! T'en as déjà vu des comme ça ?... » (Massonnat, *Alm. 81*).



Fig. 7 : Massonnet, Almanach 81.

Caustique et/ou ludique ?

Quel sens donner à cet acharnement *athérapeu-trique* ? Faut-il prendre très au sérieux ce jeu de *massacrilège* en règle ? Quelle place convient-il d'accorder à la hargne et la haine dans cette façon quasiment frénétique d'enfoncer les clous de la dérision ?

Massonnet et Maxon réglait probablement leurs comptes sociaux, en se défoulant. Le retour obsessionnel du même motif révélait-il un traumatisme d'éducation ? Gilbert Cesbron, romancier catholique, aimait dire : « Quand je constate un comportement agressif, je me demande de qui ou de quoi on se venge ». Il n'est pas absurde de penser que ces dessinateurs acceptaient mal d'avoir été bernés par les instances éducatives. Ils s'acharnaient donc sur ce Jésus qui s'était identifié à la « Lumière », mais qui surtout, selon eux, voulait qu'on prenne un messie pour une lanterne. C'est la clé que propose Buz, avec humour, pour le cas de Massonnet, dans *l'Almanach 80*. L'explication par la chute accidentelle d'un crucifix sur la tête d'un nourrisson suggère de remonter au tout début ; quant au crucifix, il est la représentation métonymique d'une inculcation (une *inchristation* ?) familiale.

Il est tout aussi légitime de dédramatiser la salve satirique. La verve des dessinateurs émousse la *vis caustica* des dessins caricaturaux qui ne visent jamais intellectuellement un point précis du dogme. La loufoquerie de certaines trouvailles laisse supposer que les artistes déchargent leur revolver sur le

cadavre d'un Dieu moribond (voire mort) en riant surtout de leurs inventions. Le Christ dans l'exercice de sa fonction divine devient une tête de Turc révée pour des satiristes inventifs qui raillent et mitraillent. Faisant tourner à plein leur usine à gags, les deux lascars talentueux se rient de la page blanche et multiplient les surprises dans ce qui devient un jeu de figure imposée et qui génère, par exemple, un Christ à ressort le quel – encore un renversement de drôle ! – joue le diablotin farceur et fait peur à Satan (Fig. 8).



Fig. 8 : Massonnat, Almanach 81.

A délire, délire et demi ! Pour qui considère que l'histoire de la Passion et de la Résurrection est une fable drôle à force de démente, il est bon de *surenchérir*. Cette abondance, malgré le talent réel des dessinateurs, est menacée par le systématisme qui n'est pas à l'abri du *n'importe-croix* contre-productif. Une dizaine d'années après 68, cette forme d'humour contestataire est toujours dans l'air, bien attisée par *Hara-Kiri* et *Charlie Hebdo*.

On peut rire de tout y compris du « Tout Autre » (comme le théologien protestant Karl Barth appelait Dieu), surtout si l'on n'y croit pas ou plus. Les variations de Massonnat et de Maxon ont tout l'air d'une réplique à ce qu'ils considèrent comme une gigantesque farce perpétrée par un Christ qui doit s'esclaffer comme celui du *Grand Poème d'Amiens*, tableau de Clovis Trouille⁶.

⁶ On doit à Trouille, athée militant, cette déclaration : « J'ai toujours été contre l'imposture des religions. Est-ce en peignant la cathédrale d'Amiens que j'ai pris conscience de tout ce music-hall ? »

D'autres artistes humoristes ont – à la même époque ou après – alimenté le registre de la trivialisation sans vergogne, en *caricatu(r)ant* frontalement le divin. Serre surprend un Christ en début de plongeon qui passe malencontreusement ses mains dans les stigmates de ses pieds⁷. Tronchet, dans *Sacré Jésus !*⁸, raconte la vie d'un Jésus qui prêche la révolte, à la tête de « l'Association des crucifiés en colère ». Ces derniers en ont assez de supporter, au quotidien, des désagréments injustes... Impossible, par exemple, d'écraser un moustique avec une main trouée ! Que ce satané trou au milieu de la paume soit, en creux, le point final de cette nouvelle contribution au listage très hétéroclite des avatars iconiques de la figure du Christ.

Université de Clermont-Ferrand

⁷ *Le sport*, Glénat, Grenoble, 1982.

⁸ Delcourt, 1993.